

**Hommage à Michel Deguy**  
**par Martin Rueff, professeur à l'université de Genève**  
**en l'honneur de sa remise du doctorat honoris causa de l'université d'Athènes**  
**le 30 avril 2014**

*Ménager un taon*

1. Que l'université d'Athènes accorde à un poète la haute distinction de pouvoir enseigner sur ses bancs n'est certes pas chose anodine car c'est à Athènes que le plus célèbre des philosophes décida que les poètes ne sauraient figurer au cœur de la cité de justice qu'il dessinait. Au livre III de la *République*, Platon demande aux poètes « qu'ils ne trouvent pas mauvais que nous les effacions » (387 b)<sup>1</sup>. C'est donc à effacer cet effacement, à faire entendre la voix d'un poète, à le faire revenir dans une Athènes qui n'est plus tout à fait celle de Platon que l'université d'Athènes s'engage ici.

Mais c'est que le poète qui est accueilli dans ses murs est philosophe. Il est philosophe, il est poète : il l'est à parts égales, philosophe parce que poète, poète parce que philosophe dans un entrelacs éblouissant et grave, difficile et engagé, alerte et sombre.

2. Auteur d'une quarantaine d'ouvrages de poésie et de poétique, traduit dans une quinzaine de langues, enseigné dans les écoles, couronné par d'innombrables prix<sup>2</sup>, directeur de la plus importante revue de poésie française, Michel Deguy, n'est pas seulement un poète reconnu à l'égal des plus grands poètes français de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle (né en 1930, cadet de Philippe Jaccottet, il est associé par la génération à Yves Bonnefoy, Jacques Roubaud et Jacques Dupin).

C'est un philosophe à part entière.

---

<sup>1</sup> « Pour ces passages et tous ceux de même genre, nous prierons Homère et les autres poètes de ne point trouver mauvais que nous les effacions ; ce n'est point qu'ils manquent de poésie, et ne flattent l'oreille du grand nombre : mais, plus ils sont poétiques, moins il convient de les laisser entendre à des enfants et à des hommes qui doivent être libres, et redouter l'esclavage plus qu'à la mort ».

<sup>2</sup> En 1998, il a reçu le Grand Prix National de Poésie et en 2004, le Grand Prix de poésie de l'Académie française.

*Philosophe, Deguy l'est par formation* : il passe le concours de Normale sup avec Maurice Merleau-Ponty qui reconnaît ses talents, il est agrégé de philosophie. Il s'est formé au kantisme avec Michel Alexandre et à la phénoménologie qu'il a lu, traduit, commenté quand elle n'était qu'un courant souterrain, écrasé par l'histoire de la philosophie à la française. Michel Alexandre fut aussi le maître de Jacques Derrida et de Gérard Granel qui seront les philosophes dont Deguy sera le plus proche et à la renommée desquels il aura solidement contribué.

Son diplôme d'études supérieures porte sur "Intuition et mathématique chez Descartes et Kant".

*Philosophe, Deguy l'est aussi par son activité de traducteur et de commentateur* : faut-il rappeler qu'il traduit Heidegger et qu'il est l'auteur du premier article jamais publié en français sur l'œuvre de Jacques Derrida ?

Au reste, sa relation avec Heidegger ne fut jamais passive : s'il embrasse la cause de l'ontologie qui reste pour lui le site de la philosophie, il s'écarte d'emblée du radicalisme de Heidegger, récuse ses thèses sur le langage, discute ses thèses sur l'habitation, et jamais il n'aura embrassé les abominables vieilleries politiques qui défigurent la pensée du maître de la phénoménologie.

Deguy fréquenta Heidegger au séminaire du Thor avec de hautes figures de la vie intellectuelle européenne : Dominique Fourcade, Giorgio Agamben, Barbara Cassin.

De ce séminaire, Deguy a dit qu'il avait peu compté. Car c'est moins la personne de Heidegger ou la violence tranchée de ses réponses qui l'auront captivé que la rigueur flamboyante de ses interrogations.

*Philosophe, Deguy l'est aussi par profession* : il a enseigné la philosophie et on ne compte pas les grands philosophes qu'il aura formés : Alain de Libera qui vient de rappeler la dette qu'il avait contractée à l'égard de son maître dans son cours inaugural au collège de France<sup>3</sup>, Barbara Cassin qui a raconté les cours de Michel Deguy : « Deguy arrivait en moto, auréolé de son renom de poète, cigarette au bec, ouvrait un livre, lisait une citation de Merleau, et nous en faisait de la philosophie, de l'histoire de la philosophie »<sup>4</sup>.

Avec sa voix des profondeurs, son regard des lointains, sa présence d'athlète Michel Deguy aura mené des générations entières à la philosophie – il fut un grand professeur, en hypokhâgne puis à Paris VIII, mais aussi dans les universités américaines où il enseigna.

Tout le monde a loué sa qualité première : l'énergie. Celle qui se communique comme un rythme et éveille la passion des esprits. Il faut avoir vu Michel Deguy expliquer la philosophie aux jeunes enfants.

*Philosophe, Deguy le fut aussi par ses relations* : il fut l'ami du trio héroïque de la déconstruction française : Jacques Derrida, Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy. Il commenta leurs livres. Ils commentèrent les siens. Mais le dialogue de Deguy avec Badiou, Lyotard, Rancière aussi fut constant. Il participe à cette vie intellectuelle française – il en a écrit un chapitre glorieux.

---

<sup>3</sup> « Sans lui, sans ses cours d'hypokhâgne, ses premiers livres, lus à l'époque, son amitié, son soutien à distance, son œuvre ultérieure, je n'aurais pas suivi le même chemin ».

<sup>4</sup> *Le grand huit*, Martin Rueff éd., Bordeaux, Le Bleu du Ciel, 2010, p. 59.

*Philosophe enfin*, Deguy le fut parce qu'il dirigea le *Collège International de Philosophie* de 1992 à 1998 avec attachement et détachement, grandeur et ironie – fougue et discrétion.

*Philosophe, surtout, Deguy l'est par éthos* – et si l'on veut bien se souvenir que Socrate se compare à un taon (il est notable que le mot, en français, rime avec temps), on appliquera sans réserve l'image suivante employée par Platon dans *l'Apologie de Socrate* :

« Un homme littéralement (mes propos dussent-ils prêter à rire) attaché par le dieu à la cité, comme si elle était un cheval de belle taille et de bonne race, mais alourdi par sa grandeur et qui aurait besoin d'un taon pour l'aiguillonner. C'est ainsi, comme une sorte de taon, que, me semble-t-il, le dieu m'a attaché à la cité, moi qui me pose partout et, toute la journée, ne cesse de vous aiguillonner, de vous exhorter, de vous invectiver chacun individuellement. Non, messieurs, vous aurez du mal à trouver mon pareil et, si vous m'en croyez, vous me traiterez avec ménagement »

Aiguillonner, exhorter, invectiver : c'est sans doute la caractéristique éthique fondamentale de ce philosophe que tout intéresse et que rien ne laisse indifférent. Il aura aiguillonné les heideggériens, exhorté les sociologues, invectivé les philosophes analytiques. Il aura, avec énergie et vitesse, tenté de déplacer les certitudes, d'ébranler les croyances tout en respectant la tradition et ses mille langues. Et si la langue philosophique de Michel Deguy est d'une richesse et d'une splendeur prodigieuses, telles que, comme le disait Kant à propos de Rousseau, il faut le lire deux fois, une fois pour admirer sa beauté, une autre pour comprendre sa profondeur, sa verve de philosophe critique n'a échappé à aucun de ses interlocuteurs.

L'aiguillon du taon est encore planté dans la chair de beaucoup.

Traisons-le avec ménagement : il n'a pas son pareil.

3. On ne réduira pas la contribution de Michel Deguy à la philosophie française à ses apports décisifs sur la philosophie de la poésie – remarquables sont à ce titre *La poésie n'est pas seule* (Seuil, 1987) ; *La Raison poétique* (Galilée, 2000) ; *Au jugé* (Galilée, 2004) ; *Réouverture après travaux* (Galilée, à 2008).

Michel Deguy est intervenu de manière décisive dans un grand nombre de débats philosophiques contemporains : philosophie de la connaissance, philosophie de la culture, philosophie de l'environnement (qu'on pense au récent *Ecologiques*, ou à *La fin dans le monde*, Hermann 2012), philosophie politique.

Si la richesse des thèmes et la puissance de l'écriture de Michel Deguy rendent difficile la tâche de qui voudrait proposer un résumé de la philosophie de Michel Deguy, on peut au moins indiquer sa situation et le problème qui fédère ses réflexions.

4. Michel Deguy s'inscrit dans le renouveau de la phénoménologie française – on a longtemps limité cet apport aux relations que Deguy a pu entretenir avec Heidegger qu'il a rencontré et traduit, mais il serait

plus juste de rappeler que Deguy conserve un souci husserlien et qu'il est proche de Merleau-Ponty par son souci constant d'articuler philosophie et sciences humaines.

Mieux encore, Deguy, comme Granel (et à la différence de Derrida), va à la phénoménologie depuis un site kantien. Kant et Heidegger, Kant et Husserl : Kant toujours.

L'apologie du jugement (*Au jugé*, Galilée, 2004), mais aussi une réflexion constante sur les finalités (*La fin dans le monde*, Hermann, 2009) font de Deguy un kantien inquiet des phénomènes, de leur donation, de leur possibilité de déploiement. C'est dans ce cadre que Michel Deguy est l'inventeur d'une très puissante réflexion sur la culture : il invente le terme de « culturel » pour évoquer le dédoublement du monde en un arrière-monde forgé par la technique. Il est proche par là des réflexions d'un Benjamin ou d'un Guy Debord.

On sait que Kant ramena « Le domaine de la philosophie en ce sens cosmopolite aux questions suivantes : 1) Que puis-je savoir ? 2) Que dois-je faire ? 3) Que m'est-il permis d'espérer ? 4) Qu'est-ce que l'homme ? A la première question répond la métaphysique, à la seconde la morale, à la troisième la religion, à la quatrième l'anthropologie, puisque les trois premières questions se rapportent à la dernière »<sup>5</sup>. Or il me semble, et la lecture de *La pietà Baudelaire* le dernier ouvrage de Michel Deguy, (Belin 2012), le confirme que c'est bien la troisième et question kantienne qui n'aura cessé d'obséder la pensée et l'œuvre de Michel Deguy : que m'est-il permis d'espérer ? Cette pensée de l'espérance sans croyance (on relie ainsi d'un trait *L'énergie du désespoir* et *Un homme de peu de foi*) n'est pas étrangère à la faculté de poésie.

Notons bien que l'espérance ne se confond pas avec le projet ou avec l'entreprise – on espère pour soi ou pour les autres ce qu'on n'est pas sûr d'obtenir. On espère quand on doute, quand le temps me semble se dresser entre moi et ce que je veux, quand la vie semble faite de telle sorte que les chances de l'espérance soient fragilisées.

C'est pourquoi bien sûr toute pensée de l'espérance renvoie, à n'en pas douter à la pensée chrétienne, l'espoir chrétien – non pas parce que toute espérance est espérance du Christ, mais parce que la structure même de l'espérance du Christ nous permet de comprendre qu'espérer ce n'est pas « compter sur », mais vouloir que sans être sûr que. Il y a quelque chose de profondément « alogique » dans l'espérance, - l'espérance surgit dans un ordre fermé, elle ouvre une carrière d'existence et d'histoire. Passion pour le possible, envoi, exode, démenti au réel de la mort, riposte de la surabondance du sens à l'abondance du non-sens. Ce que nous espérons, s'il advenait, nous prendrait au dépourvu. Toute espérance donc, en son jaillissement (et qu'il s'agisse d'amour ou de beauté), est aporétique par excès de sens. Mais si cette nouveauté ne donnait pas à penser, l'espérance, de même que la foi, ne serait qu'un cri, une fulguration sans suite, un vœu pieux ; il n'y aurait pas de doctrine eschatologique, si la nouveauté du nouveau ne s'explicitait pas dans une entreprise indéfinie des signes, ne se vérifiait pas dans le sérieux d'une interprétation qui sans cesse départage l'espérance de l'utopie. Il faut donc se demander très sérieusement,

---

<sup>5</sup> (« *Das Feld der Philosophie in dieser weltbürgerlichen Bedeutung lässt sich auf folgende Fragen bringen : 1) Was kann ich wissen? 2) Was soll ich tun? 3) Was darf ich hoffen? 4) Was ist der Mensch? Die erste Frage beantwortet die Metaphysik, die zweite die Moral, die dritte die Religion, und die vierte die Anthropologie. Im Grunde könnte man aber alles dieses zur Anthropologie rechnen, weil sich die drei ersten Fragen auf die letzte beziehen* » Emmanuel Kant: *Logik* (IX 25).

et après Kant ce qu'il m'est permis d'espérer. Comment est-ce possible ? C'est, lui semble-t-il, dans le kéryme de l'espérance, à la fois une innovation de sens et une exigence d'intelligibilité, qui créent à la fois la distance et la tâche d'approximation.

Aussi bien, l'exégèse de l'espérance par le moyen de la liberté, telle qu'elle vient d'être esquissée, est-elle déjà une manière de penser selon l'espérance. La passion pour le possible doit engrener sur des tendances réelles, l'envoi sur une histoire sensée, la surabondance sur les signes de la résurrection partout où ils peuvent être déchiffrés. C'est à traquer les signes de l'espérance dans un monde désespérant que s'exerce sans relâche la pensée de Deguy – *que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire ?...*

5. Quant au problème qui fédère la pensée de Deguy il semble que ce soit, je l'ai indiqué dans une des principales études consacrées au poète philosophe, le couple métaphysique de l'identité et de la différence<sup>6</sup>.

Par cette problématique, l'œuvre de Michel Deguy se situe dans un horizon de réflexions et de problèmes qui ont animé la pensée et tourmenté les existences depuis la Seconde Guerre mondiale. Pour des raisons qui ne sont pas étrangères à son histoire, la phénoménologie n'a cessé de méditer sur l'identité et la différence.

Husserl ne fut-il pas attentif, des *Recherches Logiques* à *Expérience et Jugement*, à « distinguer entre le recouvrement de similitude (égalité - Gleichheit) et celui d'analogie (ressemblance- Ähnlichkeit) » ? Et l'on sait comment, depuis la guerre, ce champ a été marqué et bouleversé par des essais de pensée aussi importants que *Identité et différence* (la conférence de Heidegger sur Hegel), *Différence et répétition*, l'ouvrage majeur de Gilles Deleuze, ou « La différence » l'essai désormais classique de Jacques Derrida. C'est donc en théoricien de la ressemblance et de la comparaison que le philosophe Michel Deguy est intervenu dans le débat ancien ouvert par le *Théétète*.

Il faudrait arpenter ce champ si l'on voulait comprendre les affinités de la poétique de Michel Deguy et de la déconstruction de Jacques Derrida. Or, au moment même, le structuralisme essayait de révolutionner l'ontologie en pensant le rapport de l'identité et de la différence à nouveaux frais. Ce fut le cas, on le sait mieux désormais, de Saussure. Cette nouvelle ontologie structuraliste ne fut pas moins représentée par l'anthropologie de Claude Lévi-Strauss. Mais on n'omettra pas que cette tension de l'identité et de la différence ne fut pas un débat confiné dans les bibliothèques. Mieux, si on peut tenter, à la manière de Wittgenstein, de réduire l'importance du critère d'identité en philosophie et en logique (n'allait-il pas jusqu'à dire que l'attribution de l'identité offre l'exemple même d'une proposition « inutile »), on ne saurait sous-estimer la part qu'a pu jouer la revendication de telle ou telle identité dans l'histoire récente. Cette revendication n'a cessé d'animer les luttes les plus radicales (personnelles, politiques, sexuelles) qui se présentent, aujourd'hui encore et inlassablement comme des luttes pour l'identité – comme si, dans nos démocraties, et par un retour de balancier, un « moins » d'identité devait appeler un « plus » d'identité et, sans autre forme de procès, un «

---

<sup>6</sup> *Différence et identité, Michel Deguy, un poète lyrique à l'âge du capitalisme culturel*, Paris, Hermann, 2009.

moins » d'altérité un « plus » d'altérité. Deguy a su montrer que ce problème est tout uniment politique, théorique et esthétique. Ce problème est tout uniment politique (« Mais pourquoi UN ? D'où vient cette soif hénologique inapaisable, catastrophique, précipitant une fin qui n'est pas faite pour arriver ? »), théorique (« la raison humaine bute sur l'identité ») et esthétique (« l'insurrection de *l'auto* saccage la langue »)<sup>7</sup>. Décider si l'élaboration théorique a précédé l'effectivité historique de la lutte ou l'inverse requiert un effort dialectique dont le moins que l'on puisse dire est qu'il n'est plus à la mode.

Aussi importants que soient ces rapprochements, aussi décisives que puissent être les thèses de Michel Deguy sur la différence et l'identité, l'essentiel n'est pas là. L'essentiel est que ces thèses aient pu donner lieu à des poèmes, ou, plus précisément, qu'elles aient pu être délivrées sous la forme de poèmes.

6. Il resterait à demander à Deguy si la pensée des ses poèmes réflexifs en leurs opérations *syntaxiques* permet de dégager une pensée spécifique de la différence, distincte de la philosophie de la différence – formule qui pourrait sembler une tautologie si l'on souvient que Platon, dans *l'Hippias majeur*, définissait la philosophie comme capacité de différencier<sup>8</sup>.

Y aurait-il une version poétique et une version philosophique de *l'hen diapheron eauto* – de l'un différenciant de lui-même ? Deguy soutient : « 'l'épreuve de l'antinomie sous les espèces de la double contrainte, de l'indécidable, de la contrariété performative' (Derrida) est l'épreuve que doit affronter le poème. »<sup>10</sup>

Mais la thèse qui soutiendrait que la philosophie résorberait la différence dans l'identité en posant l'identité de l'identité et de la différence pour le savoir absolu, alors que la poésie se résoudrait à accepter la différence de l'identité et de la différence, mérite un examen approfondi<sup>11</sup>.

---

<sup>7</sup> Dans l'ordre : *Réouverture après travaux*, p. 168 ; *ibidem*, p. 259 et p. 183 (« la raison humaine a achoppé sur l'identité ») ; et « Lumière du monde, voisin qui passe / ... » in *Le grand cahier Michel Deguy*, p. 52. Sur la dimension politique on consultera le chapitre « Un se divise en deux » dans *Réouverture après travaux*, p. 159-208. C'est que « l'identité est précisément l'identité d'une 'multitude' » *Le Sens de la visite*, p. 163.

<sup>8</sup> « Sous l'instance et l'insistance *critique*, c'est-à-dire pour l'analyse qui cherche à discerner les intelligibles, autrement dit pour la pensée, dont le travail est de *distinction*, ce qui se donne phénoménalement comme *une* chose et nouménale-*légoménalement* sous *un* nom est dual, duel, dyadique, dédoublable, ou comme on voudra dire. » *Ibidem*, pp. 166 et 169.

<sup>9</sup> Cette formule d'Héraclite est reprise par Platon dans *le Banquet* (187 a). Hypériorion la commente dans une lettre à Bellarmin : « Seul un Grec pouvait inventer la grande parole d'Héraclite, en *diapheron eauto* – l'Un distinct de soi-même-, car elle dit l'essence de la beauté, et avant qu'elle fût inventée, il n'y avait pas de philosophie. » Hölderlin, *Hypériorion* in *Œuvres*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1977, p. 203. Christophe Bouton a proposé une explication spéculative de cette citation dans le récit d'Hölderlin, cf. *Temps et Esprit dans la philosophie de Hegel*, Paris, Vrin, 2000, p. 45-46.

<sup>10</sup> *L'énergie du désespoir, ou d'une poétique continuée par tous les moyens*, Paris, PUF, 1998, p. 89.

<sup>11</sup> On sait que Hölderlin décrit ainsi la « démarche de l'esprit poétique » : « Cette individualité poétique n'est donc jamais simplement opposition de l'un, jamais non plus simplement relation, réunion de l'opposé et de l'alterné, en elle opposé et uni sont indissociables. » *La démarche de l'esprit poétique*, in *Fragments de poétique*, Paris, Imprimerie Nationale, 2006, p. 321. Hegel soutient dès 1801 que « l'Absolu est l'identité de l'identité et de la non-identité. » *La différence entre les systèmes philosophiques de Fichte et de Schelling*, Paris, Vrin, 1986, p. 168. Mais une lecture du chapitre II de la première section du livre deuxième de la *Science de la logique* (Paris, Aubier Montaigne, 1976, p. 34 sq.) obligerait à nuancer la formule de Gilles Deleuze qui veut voir dans la dialectique hégélienne le « dernier hommage, et le plus puissant, rendu au vieux principe d'identité. » *Différence et répétition*, Paris, PUF, 1968, p. 71. On pourra préférer à ce jugement à l'emporte-pièce la remarque d'Adorno : « Bien que chez Hegel, la prétention à réduire le non-identique de

Il n'est pas exagéré de prétendre que c'est là une des tâches que Michel Deguy a confiées à son « empirisme perçant » :

Penser c'est donc pénétrer dans une *contrariété* (non pas seulement selon le point de vue (Pascal) mais en elle-même, contrariété alors plutôt révélée-approfondie par l'opposition des points de vue), pour en éprouver l'intrinsèque oppugnance - dans cette expérience *héraclitéenne* de la pensée contrariée, toujours refusée, réfutée ou refoulée depuis Platon et Aristote, et qu'il semble que la poésie ait toujours prise en charge tout au long de notre histoire, plutôt que la philosophie-*paradoxalement* donc (puisque la doxa est unilatérale), à coups d'oxymores *paroxysés* poétiquement ('préciosité') qui la sondent, la mesurent, la condensent, concentrent, formulent<sup>12</sup>.

« Plutôt que la philosophie » ? La poésie partagerait le même fonds que la philosophie : la *contrariété*<sup>13</sup>. Et comme elle, elle se donnerait pour vocation de la « pénétrer » dans la puissance même de ses oppositions réelles (*oppugnance*). C'est-à-dire que, comme elle, elle refuserait de penser que les contraires relèvent d'une différence de points de vue sur la même chose. *Car c'est la chose même qui est contradictoire*. L'opposition et la contradiction ne se situent pas entre des termes extérieurs ou étrangers l'un à l'autre, mais bien intérieurement, à chaque terme ou à chaque être parce qu'elles sont effectivement l'essence de chacun d'eux. Car c'est la négativité réflexive ou essentielle qui assume toute la tension de ce qui advient ou existe. Mais tandis que la philosophie se donnerait pour vocation de refuser, de réfuter ou de refouler l'être-contradictoire de l'être lui-même, la poésie aurait pour métier de s'en charger. Alors que l'une réduirait la fracture de la contrariété, l'autre l'accuserait de deux manières – en plongeant plus profond encore entre ses deux bords (pour *sonder* et *mesurer*) et en remarquant leur écart (en la *condensant*, en la *concentrant*, comme chez Pound, et en la *formulant*).

Si la poésie ne doit pas renoncer à ces prérogatives, il resterait à mesurer la manière dont le poème peut en jouir. Il ne suffit donc pas d'affirmer avec Duchamp que « l'écart est une opération »<sup>14</sup> : il faut la dire poétique – « *fac dissimilé* »<sup>15</sup> ; « autrement dit non pas du tout assimilation ou identification, mais maintien de la différence, c'est-à-dire maintien du n'être pas »<sup>16</sup>.

8. Espérance, contradiction, empirisme perçant : tels sont quelques-uns des motifs qui dominent la lecture de l'œuvre philosophique et poétique du taon Michel Deguy.

---

l'identité soit poussée au plus haut point, la structure de penser de la *Grande Logique* implique les solutions dans la position des problèmes au lieu de présenter les résultats après avoir tiré un trait sous l'exposition. » *La dialectique négative*, Paris, Payot & Rivages, 2003, p. 83.

<sup>12</sup> Michel Deguy, .

<sup>13</sup> « Le sol est plus profond que la fondation qui le creuse et l'éprouve. Le langage de la poésie n'est pas celui du fondement, parfois celui des racines ou autres ; mais le sol où les deux puisent, est celui que ces deux appellent du même nom souvent ; la vie. Ce sol est plus profond que la fondation, et donc que le langage du fondement ». « La disjonction », *Poésie & Philosophie*, Marseille, Farrago, cipM, 1997, p. 278.

<sup>14</sup> Cité par Jacques Dupin en exergue de son recueil *Ecart*, Paris, P.O.L., 2000, p. 9.

<sup>15</sup> Michel Deguy, « Penser, parler, écrire : le même », *L'écriture et le souci de la langue (écrivains, linguistes : témoignages et traces manuscrites)*, collectif dirigé par Irène Fenoglio, Louvain-la-neuve, Bruylant-Academia, 2007, p. 79.

<sup>16</sup> « La disjonction », *op. cit.*, p. 284.



Dans ses dernières œuvres, consacrées à un renouveau de l'écologie par la poétique, un pessimisme sombre se fait jour. Mais il n'est en rien étranger à l'espérance. C'est dans les eaux sombres du désespoir que l'espérance surnage. Dans un texte récent (publié il y a quelques semaines), Deguy s'interroge :

Si la nature a disparu, la terre, elle, « est là ». Comment nous rapporter pensivement au *terrestre* est devenu question urgente – « notre temps » lui-même, si nous nous rappelons cette définition de Saint-Paul : *Tempus urget nos*.

C'est « la poésie », autrement dit non pas « la langue », mais sa mise en *œuvre*, qui en était responsable. Peut-elle l'être encore ? »

Il l'affirme : c'est à la poétique de répondre :

Une poétique est une polémique. Défense et illustration. Offensive et cicatrices. Elle déclare ses adversaires ; ceux contre lesquels « maintenant » elle brûle ses dernières cartouches. Ce ne sont plus ceux que l'invective baudelairienne appelait pour finir « les bourgeois »... Si j'ose dire, c'est encore plus grave que ça. Et la cause, que la diatribe appelait « avilissement des cœurs » (Pléiade, 1961, p. 1263) doit être accusée bien plus durement, après le triomphe définitif de l'argent (terme cher à Péguy, c'est le cas de le dire) – au point qu'on se demande si quelque différence quintessentielle ne permet pas de distinguer aujourd'hui l'idolâtrie de l'argent du Capital même... –, en analyses et termes renouvelés, comme si la Domination, de Bourdieu, n'était pas le dernier mot.

Les « dernières cartouches » sont noétiques et logiques – pensives et langagières, si vous préférez – autrement dit inoffensives et inefficaces..., sans espoir. Je crois qu'une poétique aujourd'hui est une éco-logique radicale qui peut se ranger *aux côtés* de l'écologie politique mobilisée, aux côtés des sécessions locales, des refus innombrables, des Larzac, des Tarnac, des Green Peace... à condition que le sympathique « environnementalisme » n'en soit pas le principe ni l'idéologie, mais « l'écouménisme » de la relation terre-monde philo-poétiquement pensée.

Dernières cartouches, derniers aiguillons du poète philosophe, du philosophe poète qui est accueilli à l'université d'Athènes - ou plutôt d'un taon, qu'il convient de ménager dans la mesure même où il nous fait la grâce, piquante, de ne pas nous ménager.